

UN MARI FIDÈLE.

(Suite)

« La pudeur est le courage des femmes. »

« Femme qui achète son teint veut le revendre. »

« Une femme qui aime sa belle-mère adore son mari. »

« Qui s'endort méditant se réveille calomnié. »

« La boue cache un rubis, mais ne le tache pas. »

« Le secret le mieux gardé est celui qu'on ne dit pas. »

« La mère la plus heureuse en fille est celle qui n'a que des gargons. »

« Les femmes les plus curieuses baissent les yeux pour être regardées. »

« On ne demande que quatre choses à une femme :

Il faut que la vertu soit dans son cœur ;

« La modestie sur son front ;

« La douceur sur ses lèvres ;

« Le travail dans ses mains. »

Le Codo féminin du Li-Ki est tout plein de ses pensées, aussi la vertu en Chine court les rucs avec les enfants trouvés : il est vrai que, pour corroborer les maximes, la loi pénale renferme deux articles ainsi conçus :

La jeune fille qui cesse d'être vertueuse avant le mariage sera vendue au prix de dix onces d'argent. — Les parents qui n'auront pas dénoncé au TAO (COMMISSAIRE AMBULANT) le déshonneur de leur famille seront punis de cent coups de bâton et d'une amende de neuf taels.

La vertu en Chine qui est dans les cœurs, c'est l'humanité *jin*. Malheur à qui reste sourd aux lois saintes du *jin* ! il est maudit sur la terre et dans le ciel.

Le *jin* a pour sanctuaire privilégié le cœur des femmes chinoises. Aussi vous ne serez point étonné de la désolation de la femme et des filles du mandarin lorsqu'elles virent le jeune Melford emporté par les domestiques vers la colline de la sépulture. Deux sentiments opposés quoique d'une nature également respectable, s'élevaient en ce



DE RETOUR DE L'EXPOSITION.

JEAN-BAPTISTE.—Oré batiscan ; qu'il l'ont de la boisson forte à Montréal ! Quand on pense que j'en ai pris *yainqu'un verre* !

JOSEPHITE.—Tais-toi, menteur ! Oré-tu de me faire acrerer que t'en as pris *yainqu'un verre* ?

JEAN-BAPTISTE.—Oré bête ! Quand je dis *yainqu'un verre*, je veux dire un verre à la fois !

moment dans l'âme des trois Chinois : la pudeur et l'humanité. La première de ces vertus leur ordonnait de rentrer dans l'appartement le plus secret de leur maison de campagne pour se purifier, par la solitude, après une trop longue station sur une terre où reposait un jeune homme ; la seconde vertu leur faisait un devoir de ne pas abandonner un malheureux étranger qui peut-être n'était pas mort, et qu'un ordre précipité, dicté par la peur, allait faire ensevelir vivant. L'humanité triompha. Cette funèbre scène n'avait pas de témoins délateurs ; tout reposait dans la province de Wham : la lune même s'était endormie derrière un nuage sur la montagne de Ho-Nan ; on n'entendait d'autre bruit dans les jardins que le frôlement subtil des feuilles de *l'ye-biang-hoa*, la fleur qui s'ouvre et empâime la nuit, et, dans la campagne, le chant monotone d'une *choue-ouen*, la pauvre oi-

gale qui pleure dans les ténèbres parce qu'elle ne doit plus revoir le soleil.

Les deux domestiques étaient dévoués à leurs maîtresses, leur discrétion était acquise d'avance. Ils marchaient portant le corps du jeune homme, et les femmes suivaient en pleurant. La douce rosée de la nuit descendait goutte à goutte sur le visage de Melford, comme si la bonne nature, autre femme secourable, quoique invisible, eût voulu verser un dernier remède sur le front du malheureux.

Tout à coup les Chinoises poussèrent un petit cri que la prudence n'avaient pu retenir dans leur poitrine. A ce cri, les deux domestiques s'arrêtèrent au pied du tertre tumulaire, en jetant des regards de surprise et d'effroi sur le jeune Anglais.

On avait entendu un soupir qui n'avait rien d'humain ; c'était comme une plainte sourde exhalée du fond d'un sé-

pulcre ; la plainte de l'âme d'un ancêtre mort dans la croyance de *Fé*.

Les femmes appelèrent encore à leur secours l'humanité ; elles se penchèrent sur le corps du jeune homme ; et elles virent que ses bras frissonnaient avec de légers mouvements convulsifs.

Il y eut alors un rapide échange de signes entre la femme du mandarin et les deux domestiques, les jeunes filles voilèrent leurs petites figures avec leurs petites mains.

Le cadavre animé porta sa main droite sur son front, et soupira une seconde fois, de manière à ne plus laisser de doute sur l'origine de la plainte. La bonne Tai-Sée fit un geste impératif, les domestiques relevèrent Melford et reprirent le chemin de la maison de campagne.

Les femmes suivirent, en effaçant avec les mains les traces de leur pied sur la poussière ; leur pieds étaient si petits qu'ils ne laissaient presque point de vetiges ; pourtant elles paraissaient s'applaudir de ce luxe de précaution.

Toujours dociles à l'ordre bref et muet de leur maîtresse, les domestiques introduisirent Melford dans la maison et déposèrent (chose inouïe en Chine) dans la chambre de sa fille Kia. Tai-Sée n'avait pas balancé à choisir cette retraite comme la plus sûre, personne n'ayant le droit d'y pénétrer, ainsi que le veulent les vénérables usages du pays. Tai-Sée dit à ses filles qu'elles habiteraient désormais sa propre chambre. Kia répondit par un sourire céleste ; Mia, plus jeune et plus timide, embrassa tendrement sa mère et sa sœur.

Tai-Sée entra seule dans la chambre où Melford venait d'être déposé sur le lit de Kia ; elle dénoua le foulard qui serrait la tête du jeune homme ; elle lava la plaie avec de l'eau de camphre ; remit un nouvel appareil sur la blessure, et plaçant une coupe d'eau, une veilleuse en porcelaine et un bol de thé à côté du lit, elle se retira, pleine de confiance dans la nature qui allait agir souverainement sur ce corps jeune et vigoureux.

Melford, comme un homme qui se réveille après un pénible sommeil, ouvrit les yeux et jeta des regards éfarés autour de lui. Tout ce qu'il voyait était si étrange qu'il se persuada d'abord aisément qu'il se trouvait en plein dans les illusions d'un rêve bizarre. Mais aux vives impressions de douleur de son front et aux ardeurs fiévreuses d'une soif dévorante, il fut ramené bientôt à des idées de vie réelle, et il se souvint d'un coup terrible qu'il avait reçu dans Hog-Lanc, et de son dernier adieu à sa femme.